

Le circuit du Moi

C		S		P		Sch (Moi)	
<i>Troubles du Contact Troubles de l'humeur Psychopathies</i>		<i>Troubles Sexuels Perversions</i>		<i>Troubles paroxysmaux Névroses</i>		Troubles psychotiques, schizophréniques	
m	d	h	s	e	hy	k	p
maniaque	dépressif	Herma- phrodisme	Sado- masochisme	épileptique	hystérique	catatonique	paranoïde
prendre Se détacher	Chercher retenir	Éros	Thanatos	Éthique	Morale	Avoir	Être

Le livre peut-être le plus important de Szondi est l'analyse du moi, en 1952 je crois, où il propose un circuit du moi :

p- p+ k+ k-

ça commence avec le p- : je ne viens pas au monde en mon nom propre, c'est quand même l'autre qui me porte

p+ je donne forme à moi-même. Comme dit Dolto, c'est l'autre qui le porte, mais il faut y mettre un peu de soi-même. Le petit bébé, c'est le miracle, il est déjà quelqu'un. « ... ah, il ressemble à... »

k+ je confirme que je suis quelqu'un. Toute ma vie est d'organiser que ce qui est à soi est bien construit

k- avec tout ce bagage, je vais m'adapter, être flexible dans la vie quotidienne, dans la réalité de la vie

Une des disputes entre Schotte et Szondi était autour du mouvement du circuit, la direction du circuit. Schotte disait que ce n'était pas possible que notre vie personnelle aboutisse, soit aspirée par quelque chose de négatif. k-... est-ce que le sens de la vie est d'arriver à quelque chose de négatif ? est-ce que le sens de la vie est de s'adapter ? est-ce que le sens de la vie est d'être un normopathe ? de fermer sa gueule ? ou comme dit Jérôme, vivre une vie inconsciente d'aliénation ? c'est ça le sens de la vie ? même si presque tout le monde vit comme ça, c'est ça le sens de la vie ?

Alors, on dit « eh oui, c'est comme ça ». il y a des grilles, des règlements, c'est comme ça.

Intuitivement, Schotte n'était pas d'accord, car il trouvait gênant que tout le mouvement du moi débouche sur une négation, k-. mais il n'avait pas d'argument décisif pour dire que ça doit finir par p+

Le p+ est l'épanouissement du moi, la possibilité que le moi s'épanouisse, que je me tienne « hors moi », je suis ouvert à ce qui m'arrivera, je suis ouvert à l'inattendu, je suis ouvert à la

sur-prise, je suis ouvert à ce que je ne peux pas prévoir, je ne suis pas programmé, j'ai un acte créatif à faire dans la vie, j'aspire à autre chose que de m'adapter, je peux me révolter, parler en mon nom-propre, « Moi, je », et pas se laisser faire par le moi, moi, moi et se gonfler comme un ballon...

Non, Moi, je. J'ose, en mon nom propre, même en rougissant un peu, me lever au milieu de la masse, sans être orgueilleux, sans être mégalomanie.

Donc Schotte n'avait pas d'arguments décisifs, jusqu'à ce que Maldiney vienne souligner que la négativité servait d'outil à la vie de l'esprit, (et on a Hegel dans la tête, la phénoménologie de l'esprit est poussée par la négativité, la dialectique de dire non et dépasser un stade et avancer). La négativité est un outil de la vie de l'esprit sans toutefois constituer cette vie elle-même. La négativité n'est pas un aboutissement, mais un outil, comme chez Hegel.

Par ailleurs, deuxième élément de la clinique pour déterminer le sens du circuit : la psychose, la schizophrénie est la maladie la plus personnelle. Pour le dire bêtement, il n'y a pas deux schizophrènes qui sont pareils, même si les symptômes principaux sont les mêmes. Dans la structure maniaco-dépressive, tout est pareil, dans la perversion aussi, il n'y a pas un style particulier de la perversion. Mais dans la schizophrénie, oui, c'est la maladie la plus humaine, la plus personnelle. On n'est jamais pareil après un épisode psychotique. Ce n'est pas un délire qui définit la schizophrénie. On peut être très délirant dans une phase hystérique, etc, etc... une bouffée délirante, ça peut arriver dans toutes les maladies, il n'y a rien de grave à ça... bon, c'est très douloureux, mais si c'est bien délimité, ça passe et ça ne revient plus. Donc, ce n'est pas la bouffée délirante qui soit décisive, ni le délire, ni les hallucinations.

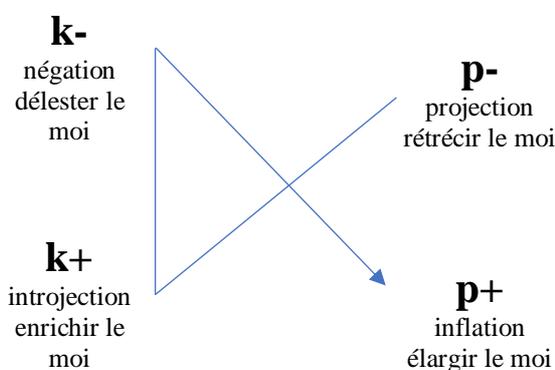
C'est quoi les troubles fondamentaux ? bon, selon les auteurs, il y en a plusieurs mais le plus important, c'est que c'est la chose la plus personnelle. IL n'y a aucun schizophrène pareil.

Si vous venez chez nous (à La Borde), là où ils peuvent encore vivre, où il n'y a pas encore trop de grilles, vous voyez très bien que chaque schizophrène vit sa maladie à sa manière, dans son propre style.

le p+ marque cliniquement la réalisation du circuit du Moi.

Donc, Schotte a changé le sens du circuit du Moi en mettant le p+ à la fin : **p- k+ k- p+** et il s'en est inspiré pour tous les autres vecteurs.

VECTEUR SCH (vecteur du Moi)



Par ailleurs, on sait bien que Lacan ne donnait jamais ses sources. A propos de la différence entre être et avoir, il en a fait toute une histoire. Avoir le phallus, être le phallus, etc, etc... Ne pas être, ne pas avoir, etc... la négativité liée aux deux.

C'est très important cliniquement, existentiellement, phénoménologiquement, dans la vie quotidienne, la différence entre avoir et être.

Szondi appelait le p paranoïde. C'est la capacité de sortir de soi et d'investir autre chose que soi-même, d'aller hors soi-même, c'est l'ouvert.

Donc toute cette thématique de l'ouvert, il faut lire les livres de Maldiney: *Ouvrir le rien, L'art nu*. Ou alors, si vous allez dans les choses plus anciennes, Rilke, *Elégies de Duino* ou repris dans le poème de Hölderlin dans *Patmos, le vin et le pain*, il y a de bonnes traductions en français.

C'est une invitation pour lire sur l'ouvert, peut-être le concept le plus difficile, le plus prenant. Il y a un livre, un recueil de différents auteurs sur Maldiney et Jean Louis Chrétien en fait l'introduction, qui est magnifique, sur les deux concepts les plus importants de Maldiney, le transposable et le transpassible où il insiste énormément sur le concept de l'ouvert.

Le p voulait dire chez Szondi paranoïde ;

Schotte propose un autre mot pour cette possibilité de sortir hors soi, à l'ouvert de la vie : participer à, participer de. En allemand, *Teilnahmen*. *Teil* : partie. Prendre ma part à. C'est à la base de la paranoïdie.

Quel mystère dit Szondi qu'un petit bébé qui est dans le ventre de la mère et qui sera éprouvé à faire battre son cœur tout seul, à respirer tout seul, dans la jungle de la vie en ayant entendu toutes les conneries dans l'utérus, quel mystère de participer au monde ! quel mystère extraordinaire de participer. Donc la participation et la paranoïdie est à la base du mystère de l'être : p-

Avec des implications terribles quand on en tombe malade, à l'être. Maldiney dit qu'en psychopathologie, la chose la plus effrayante, c'est être fait. Ne pas pouvoir se faire soi-même. Être fait. Ou être pu. Du verbe pouvoir. C'est la chose la plus effrayante qui existe. C'est plus que la paranoïdie qui veut dire être dans les mains des autres. On voit ça chez les normopathes : ... ah, il y a un décret, on nous dit que c'est comme ça, c'est les autres qui décident, on doit faire avec, on est dans les mains des autres... quand on est p-, on va s'adapter...

Moi, cela me fait tomber malade, cela me fait crier !

Mais, quand on est complètement dans les mains des autres, d'une seconde à l'autre, et la vraie schizophrénie paranoïde, c'est ça. C'est l'autre qui décide, qui fait tout pour moi. Je n'ai plus la possibilité de me pouvoir. Ce sont les autres qui vont décider de mes possibilités de vivre ou pas. Mon possible n'est plus dans mes mains. Être pu par l'autre.

Par exemple, quand on entend : « oui, on va essayer de se rassembler pour faire un projet pour quelqu'un... Ou alors, oui, on va l'évaluer pour voir où en sont ses capacités... ». Pour faire des projets d'intégration. N'importe quoi !!!

Et quand on lit Maldiney, c'est bien la question dans la sous-jacence d'un projet « est-ce qu'il y a dans les mains de ce pauvre bonhomme quelque chose de l'ordre d'une possibilité ? de pouvoir se faire ! *können* en allemand. Est-ce qu'il *peut* parler ? oui, on va faire un projet, et il doit aller se présenter là mais il n'ose pas. C'est un phobique, un inhibé, un anxieux... ce ne sont pas ces gens-là qui vont aller se présenter à Pôle emploi, à la CAF. On leur reproche « vous n'êtes pas venu, c'est foutu » Mais est-ce que vous l'avez aidé à passer le seuil ?

C'est ça le pouvoir. C'est ça la possibilité : traverser un seuil. Être pu. Ce sont les autres qui décident de ta possibilité de vivre. Et Maldiney a raison quand il dit que c'est la chose la plus effrayante dans l'existence humaine. Et la schizophrénie c'est ça : être pu et être fait. Au lieu de pouvoir donner forme à ses possibilités, au lieu de faire et de se faire en son nom propre.

L'être on ne peut pas le définir, le finir, le saisir, le circoncire, le mettre devant soi pour l'observer, l'évaluer, le calculer, le mesurer. L'être échappe à ça.

Dans l'Avoir, c'est l'inverse. C'est fermé. J'ai. Ça se définit, ça se calcule, ça se mesure, c'est quantitatif. On fait un bilan. On inscrit dans un ensemble visible, consultable : c'est l'avoir. Faire un bilan, c'est l'apogée de l'avoir. Chacun à sa petite sauce, cela peut être une sauce obsessionnelle, c'est à dire administrative, médicale. La médecine n'est plus là pour soigner des gens mais bien faire des bilans. N'importe quoi ! maintenant, c'est la téléconsultation. C'est horrible. C'est l'avoir. Mais ce facteur k, l'avoir, est aussi important que le facteur p. L'avoir est vraiment inscrit dans l'archaïque de l'être humain. Tous les outils de l'avoir font partie de la structure humaine. Donc, c'est faux de dire que l'avoir est deshumanisant.

C'est l'être humain qui est dégueulasse. C'est fatigant d'être humain. C'est plus facile d'être une fleur. Je m'ouvre et je fane.

L'avoir a été sacralisé dans la langue. Dans l'histoire de la langue, il y a eu une coupure entre sujet et objet. Jonas Lohmann a écrit sur cette coupure qui a eu lieu dans les temps modernes. Au Moyen Age, à la Renaissance, cette coupure n'existait pas. Maintenant, je parle (moi) de quelque chose (objet). Logiquement, on peut faire de moi un objet. C'est de l'ordre de posséder. *abmacht* : le pouvoir d'avoir : k+.

Au lieu qu'être possédé : être possédé par le diable, par la sorcière. Être dans les mains des autres.

Schotte a trouvé les verbes dans le contraste pour l'avoir et l'être : fermer et ouvrir.

Dans la paranoïdie, l'ouvrir, et dans la catatonie : être fermé.

Dans la psychopathologie, quelqu'un dans la schizophrénie paranoïde est trop ouvert, dans la façon de s'adresser au monde, à l'autre, hors soi, et du côté de soi-même : être transparent. L'idéal absolu : pour avoir l'autre, il faut être transparent. Plus d'opacité. Plus de surprises, plus d'énigmes.

Heureusement qu'on avait conseillé à Freud de ne pas dire tout. « rend toi transparent ». nous, on préfère dire « ose ». Oser !

Dans la schizophrénie paranoïde, tout est trop ouvert ; « j'ai bien vu ce qu'on pense de moi, j'ai bien vu comment il me suit ». Dans toutes les couches des relations humaines, il peut y avoir la paranoïdie, de façon plus ou moins forte.

Et à l'inverse, la catatonie. Dans la schizophrénie catatonique, tout se ferme ; tout s'immobilise. Jusqu'à la musculature. Et je ne bouge plus. Ne plus bouger, c'est la mort. La vie, c'est le mouvement. Avant les neuroleptiques, c'était la chose la plus spectaculaire dans les hôpitaux.

Quelle est la différence entre la lenteur dans la dépression et celle de la catatonie ? est-ce la même lenteur ? Comment articuler dans son ressenti la lenteur de la dépression, comment articuler le mot avec ce qui se passe au plus près chez la personne ? la lenteur... lourdeur ? est-ce parce que la vie est très lourde ? Est-ce le passage de l'été à l'automne ? est-ce le passage des saisons ? le rythme est cosmique... alors est-ce qu'il y a un rapport entre la difficulté de se lever entre octobre et novembre et la lourdeur ? Oui, la lenteur de la dépression a à voir avec le rythme. La lenteur dans la catatonie de ne pas pouvoir traverser... si je peux dans

la dépression, je ne *veux* pas dans la catatonie. Je suis *pu* par un rythme lourd. Dans la catatonie, je peux traverser un seuil, je peux ouvrir la porte pour passer de l'autre côté, mais je *ne veux pas*. IL y a quelque chose qui fait que je ne veux pas aller. C'est trop jouissif.

Le catatonique vit sur les carrefours ; il regarde tout ce qui se passe. C'est son travail. C'est avec ça qu'il se nourrit. Il se nourrit en regardant tout autour de lui. Il fait semblant de ne pas bouger. Être aux carrefours des portes, là où ça rentre et ça sort. Il est presque invisible parce qu'il ne bouge pas. Et on a tellement l'habitude qu'on ne fait pas attention à lui. Lui, il jouit de ce qui se passe autour et de pouvoir maîtriser ce mouvement, de l'arrêter. Il ne traverse pas le seuil, il ne fait pas le passage. Il dévore. C'est un monstre de jouissance le catatonique, c'est terrible.

Et donc cette lenteur est nécessaire pour faire face à cette monstruosité de jouissance, de dévorer, d'emmerder tout le monde. C'est très épileptique aussi. C'est une trouvaille, non pas de Szondi mais du schéma revu par Schotte, où plusieurs zones sont concernées, le vecteur SCH et le vecteur P : c'est extrêmement épileptique, c'est extrêmement violent.

Quand il n'y avait pas de neuroleptiques, et Oury pouvait en parler car il l'avait vécu directement, mais nous, on n'en a vu que les restes... les catatoniques peuvent rester sans bouger des années, ce sont des piliers, ce sont des arbres... il faut les nourrir et même parfois les intuber. Et tout d'un coup, ça explose ! c'est Roland Kuhn qui décrit ça, ou alors Oury dans le livre *Création et Schizophrénie* : monsieur T., il avait quelque chose de très délirant car il devait contrôler le monde... et après vingt ans ! paf, ça explose, et hop, il part dans tous les sens. Toujours dans la même direction, c'est toujours la même chose... il part pour aller bouffer celle qui m'a donné la vie : la mère. Toujours ! il traverse la forêt, direction Reims, à vol d'oiseau, direct ! impossible de le toucher. Quand le schizophrène dit « ne me touche pas », c'est dans la catatonie. Ne me touche pas sinon tu vas mourir. C'est comme si tu touches un cadavre ou un squelette. Chez de tels patients, il n'y a pas de transfert, et personne ne pouvait l'approcher, sauf un, un monsieur qui était tout le temps avec lui et qui a pu l'approcher avec une couverture pour l'envelopper et le ramener. Il est toujours à la clinique ce patient. Il a 85 ans.

Alors, voilà : l'avoir. Fermé. Il y a une confusion entre l'avoir et l'être. On mélange les deux. Comme on disait hier soir, dis-moi ce que tu as, et je te dirai qui tu es. Va te vêtir en habits d'expertise et je te dirai qui tu es. Dis-moi quel est ton diplôme et je te dirai qui tu es. Szondi dit que k a à voir avec la connerie de la vie quotidienne. Sauf que la vraie quotidienneté, c'est de l'être.

k c'est aménager le quotidien à sa sauce. A avoir, à être disponible, à pouvoir contrôler, à pouvoir informer. La quotidienneté dans sa dimension d'information. On va se regrouper en équipe pour s'informer ; la transmission des informations. On n'a même plus besoin de se voir, car maintenant, c'est par ordinateur, car tout le monde doit noter ce qu'il fait. Le plus important est la trace. La traçabilité. Tout ça, c'est de l'avoir ; c'est transformer l'être en avoir.

La quotidienneté dans sa dimension objective, dans sa dimension de l'être, c'est chez Blanchot dans *L'entretien infini* sur la vie quotidienne. Le mystère de la vie quotidienne ! c'est quand même un de nos concepts fondamentaux de la psychothérapie institutionnelle. Pas la vie quotidienne dans sa dimension de l'avoir mais dans sa dimension de l'être.

Et un grand phénoménologue psychiatre, Erwin Strauss, dans sa grande discussion avec le comportementaliste – le cognitivisme et toutes ces conneries, ce n'est pas de maintenant !- il

commence par Pavlov pour arriver à la phénoménologie en disant : peut-être que les choses les plus importantes dans la schizophrénie sont la perturbation des axiomes de la vie quotidienne. Pour nous, mettre les chaussures, on fait ça automatiquement. Chez le schizophrène, non, ce n'est pas automatique. S'occuper d'un schizophrène, c'est l'aider à s'habiller. Parce qu'il est perturbé là, dans les axiomes de la vie quotidienne.

Quand on vit avec, quand on a la chance de participer à leur vie quotidienne, dans leur dimension de l'être, combien de fois on les entend dire : eh bien, qu'est-ce que je fais maintenant ?

S'il va produire du k-, (il ne fait pas toujours du k+), il peut parfois s'adapter très bien dans la vie, il peut avoir une conversation extraordinaire, mais fondamentalement : « qu'est-ce que je fais maintenant ? ». on lui dit : « va à la lingerie ! », alors il y va, et là-bas, il prend des vêtements pour les autres. Ils sont gentils les schizophrènes, ils ne sont pas dans l'avoir. Et après ça s'arrête. C'est pour ça qu'à la clinique, on a inventé « le rail ». Au début de l'après-midi, tout tombe, le volet tombe à midi, tenir quelque chose ouvert pour la lumière, c'est lourd, c'est fatiguant, c'est épuisant. Ils sont fatigués à midi, pas comme les hystériques, non, vraiment fatigués. Alors hop, en début d'après-midi, on fait un moment collectif pour remonter le volet : qu'est-ce qu'on fait cet après-midi ? et on lit les activités qu'on va faire l'après-midi. Et certains vont aller dans leur lit, d'autres se mettre avec un copain toxique pour faire des conneries ou alors un atelier, etc... On programme le hasard. Toute notre manière de faire, toute notre philosophie est construite à partir de la clinique et pas l'inverse.

Chez Szondi, l'analyse du destin est fait à partir du hasard. Le choix, c'est le hasard.

Quoi d'autre ?

Laurence : parle nous des contrastes pulsionnels, le +, le -

Marc : le + et le -, les contrastes.

Le p- : je participe à l'autre, je me mets dans les mains des autres

Rimbaud : je est un autre

C'est profond cette phrase. Je et pas moi. Je, c'est la première position dans la grammaire. Tu, deuxième position. Il, troisième position, avec deux niveaux, celui dont on parle ou le il anonyme (il pleut)

Rimbaud : Je est un autre. Le «p-« est le je est un autre.

Il y a une dimension dans le « je » qui est un autre. Ce n'est pas l'autre qui s'occupe de moi. Non ! le bébé est aussi l'autre. Mélanie Klein l'a bien vu, mais elle n'est pas allée si loin et elle a clivé tout de suite. Quelle est la part de la maman dans le bébé ? et le bébé est vraiment le scénario de tous les fantasmes du monde, les plus horribles d'abord. Et puis, petit à petit, quand le bébé parvient à mordre la mère, à se détacher de la mère, il y a quelque chose qui sort de ce monde cruel fantasmatique et quelque chose de bon va arriver.

Szondi dit : les deux sont un. La maman et le bébé sont un. L'union des deux : p-. Je est autre.

Laurence : Michel Balat donne un mot particulier pour désigner cette dualité indifférenciée mère-bébé. Je ne me souviens plus quel est ce mot... ce n'est pas symbiose...

Geneviève : sémiose, fusion, confusion, symbiose... mais Balat n'aime pas le mot fusion...

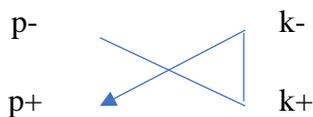
Cathy : moi, je ne me souviens pas de ce concept chez Balat. Je le vois plutôt dans la violence du bébé pour cette dévoration de la mère, s'il pouvait manger le sein, il le ferait... je vois plutôt ça...

Marc : je est un autre. Déjà au niveau archaïque, plus tard dans la vie, le double, le phénomène du redoublement, Edgar Allan Poe, dans la littérature, c'est un maître !

Geneviève : et le fantôme ?

Marc : oui, le fantôme, tout ça ! toutes les incarnations fantasmatiques du double. Le sosie, le fantôme, etc, etc... le texte de Freud extraordinaire : *Un enfant est battu*. C'est qui qui m'a battu ? et si tu es dans l'avoir, tu vas dire : « je veux savoir qui a battu qui ! »... « Mais, c'est un fantasme ! » écrit Freud. Donc, un fantasme c'est à dire quelque chose d'un petit objet, un objet *a* avec le sujet, c'est la mère, c'est le père, c'est le frère, c'est la sœur, il y a un bout de tout le monde dans *Un enfant est battu*.

p+ : c'est le contraste, c'est l'inverse.
Pour aller du p- au p+, on passe par le k.



Par toute la médiation, par la différenciation du k, on en parlera tout à l'heure, on arrive à p+. il reste un énorme dépôt qui se différencie mais qui reste quand même lié à mon image : c'est le Moi.

Lacan qui fait la guerre dès le début, au niveau du stade du miroir, au niveau de l'imaginaire, du Moi. Que la personne se prend pour un Moi. Pour une image de soi-même. Qu'il va chercher ailleurs. « comment je suis ?? » « dis-moi ce que tu penses de moi ? ». Il ne va pas dire : « dis-moi ce que tu penses du je » parce que là... ah ah ah.

Non, c'est plutôt « dis-moi ce que tu penses de moi » c'est à dire ce que tu penses de mon image que tu cherches dans l'autre.

p+ : on prend ce moi , virgule, je : moi, je. On suspend le moi avec la virgule, pour arriver au je.

à travers toutes les imaginaires du moi, il y a un moment où je ne peux plus exister dans la reconnaissance, dans la séduction, etc... il y a un moment dans ma vie où je suis ouvert à quelque chose qui m'échappe : ça c'est le p+

Antigone, dans le séminaire sur l'éthique, elle échappe à tout ce qui est reconnu par l'autre et par la loi de la cité. Il y a un règlement, un décret ministériel qu'il faut accepter ; il faut s'adapter : là, il n'y a pas de je. Il n'y a pas d'ouvert. Je me suspends à quelque chose qui est inscrit. Mais Antigone dit : Non ! je ne suis pas l'ordonnance de Créon. Non !

L'ouvert, c'est ce qui m'échappe.

Geneviève : par rapport au désir ?

Marc : je n'en ai rien à foutre. Lacan a raison quand il dit que le désir, c'est le désir de l'autre, donc je ne le connais pas.

Geneviève : alors, ce n'est pas ouvert ?

Marc : non, c'est lié à une dialectique. Mon désir ne va pas s'inscrire dans l'ouvert mais dans le manque de l'autre. Non, il y a la logique du manque, mais pas la logique de l'ouvert. Mais p+, on n'est pas dans le désir. C'est dans le k, le désir.

p+ : Antigone. Elle n'a qu'une réponse : ce n'est pas mon désir d'enterrer mon frère ; c'est une éthique qui n'est liée à rien. Il n'y a pas de mots pour ça, c'est indicible. Quand c'est indicible, c'est le cheminement vers l'ouvert. Indicible.

Celui qui incarne le plus le p+, c'est celui qui en devient malade. Et c'est dégueulasse, car il nous fait rire : le mégalomane. Ou le mythomane. Ce sont les gens qui sont les plus proches de l'indicible et ils le montrent dans la maladie pour que ce soit audible mais comme ce n'est pas audible, on rigole. Rire de quelqu'un qui est mégalomane ou mythomane. Il invente en son nom propre un monde qui est ouvert à sa disposition. Pas à son avoir.

p+ c'est la possibilité de prendre une décision dans la vie. Et quand on prend une décision, cela n'a rien à voir avec avoir un problème et trancher. C'est résoudre un problème, ce n'est pas prendre une décision.

k+ : qu'est-ce que j'ai à ma disposition pour pouvoir prendre une décision ?

Je donne un exemple. La mamie d'un schizophrène meurt. Il était très attaché à elle et il ne la voyait plus depuis des années. Tout d'un coup la famille se réveille, tous plus ou moins hypocrites et on lui dit : ah, tu viens à la mise en bière, tu viens voir le cadavre ? Chez le schizophrène, est-ce qu'on peut savoir ce que cela lui fait ? est-ce que c'est bien ou pas que le schizophrène aille voir ce corps qu'il ne va pas reconnaître ? alors, on regarde son profil szondien et si il a du k+, on lui dit qu'il peut y aller.

Autre exemple : quand il y a un mariage dans une fratrie, ce n'est pas évident. Ce n'est évident pour personne. Pour le névrosé, il a quelques outils à sa disposition, il aime bien se mettre dans les problèmes, ça l'occupe et il ne faut surtout pas s'en mêler... mais quand on est dans la schizophrénie, est-ce qu'il faut qu'on s'en mêle ou pas ? et comment ?

Il y a deux semaines, à La Borde, un grand type de chez nous, assez costaud, châtelain, schizophrène, il fuguait beaucoup, toujours avec son sac à dos et plein de livres dedans. Sa famille a des grandes propriétés. C'est vraiment l'aristocratie, pas la bourgeoisie, ils n'ont pas de sous. Et là, il y a un cousin qui se marie. Ses frères et sœurs se demandent si il peut venir au mariage. Ils l'aiment beaucoup mais il dérange et surtout dans ces circonstances-là. Le mariage avait lieu le samedi après midi dans l'église où Louis XI est enterré. Les frères et sœurs ne voulaient pas qu'il vienne ce jour-là mais plutôt le lendemain. Mais lui, il ne voulait pas ne venir que le lendemain. Les psychotiques ne trichent pas.

Finalement une de ses sœurs est venue le chercher, et ils sont allés avec un des gens de la Borde visiter la tombe du roi Louis XI et ensuite ils sont allés à la cérémonie. Et après il a dit : c'est bon. Je ne vais pas emmerder ma famille à la réception, cela va les angoisser. Et il a décidé lui-même de rentrer à la clinique.

Est-ce que ça vaut la peine d'organiser tout ça ? parce que quand on est dans l'avoir on va calculer le temps de la personne le week end, etc etc... mais si on fait le calcul thérapeutique ! ... il n'a pas fugué, il n'y a pas eu d'intervention du samu, etc... ça, c'est k+

A nous de construire un k+ pour avoir un p+ ! pour décider quelque chose !
Comment construire un k+, comment fabriquer des outils pour faire un k+ ?

Szondi dit que k^+ c'est l'introjection. Ce n'est pas un terme de Freud. Freud, lui, a parlé de projection. Pour Freud, une des fonctions du moi est la projection. Et une autre fonction du Moi, c'est la négation. Et Szondi, par un coup de génie, situe le refoulement *dans* la négation. Et pas l'inverse.

Freud dit qu'il y a le refoulement. Rien n'est plus sacré que le refoulement. Refoulement primordial, refoulement originaire et tout le monde se casse la tête... c'est quoi tout ça ? ah la la. Et après, il y a des petits investissements et c'est le refoulement secondaire ! tu peux lire des tonnes et des tonnes de littérature, surtout en français, sur le refoulement originaire.

Et Szondi dit : ras le bol à la fin. C'est tout simple : il y a la négation et là-dedans, le refoulement. Et il rajoute une fonction du moi : l'introjection.

L'introjection est un terme qui vient de son copain, Jung.

Il y a 4 fonctions du Moi et deux termes qui viennent de Jung : l'introjection et l'inflation.

C'est vrai que le plus fort dans l'étude du Moi, c'était Jung quand il s'est occupé de la schizophrénie. Après il s'est occupé de la religion, puis de la civilisation et là, c'était autre chose, c'était un autre Jung. Mais le Jung clinicien était extraordinaire.

Introjection : je jette. Car nous, on dit que ce qui compte n'est pas le substantif, mais c'est le verbe, c'est le mouvement qui est important dans l'être humain.

Je jette à l'intérieur... mais l'intérieur n'existe pas. On ne va pas localiser l'âme. L'être humain n'a pas d'intérieur. Il le construit. L'inconscient ne se trouve pas au niveau de l'estomac ! il n'y a pas de topique de l'inconscient.

Je ne comprends pas pourquoi les gens ont toujours besoin d'avoir une représentation de quelque chose.

On jette et dans ce mouvement de jeter, quelque chose va ex-ister. Si il n'y a pas de k^+ , il n'y a pas d'inconscient. Pas de psychisme. Il y a la vie mais pas d'existence. Point final.

Qu'est-ce qu'on jette ? et qu'est ce qui fait exister ? la différence. C'est le lieu, dans ce jeter, qui fait que dans tout le bazar des autres, ce qui fait la différence. L'un n'est pas comme l'autre. Et l'un n'est pas à côté de l'autre. Ça, c'est k^+ . Le mystère qu'on est tous différent.

« Même génétiquement » dit Szondi.

L'autre jour il y a quelqu'un dans la clinique qui me dit « marc, marc, tu vas être content pour Szondi ! ils ont trouvé par l'adn le meurtrier... le grêlé... » !

Jérôme : je vivais dans son village. Je l'ai vu. Je ne savais pas que c'était lui ; il était adjoint au maire.

Geneviève : et tu as été choqué ?

Jérôme : non

Marc : quand on est szondien, on est tous un peu des criminels. On s'étonne plutôt que cela n'arrive pas plus souvent.

Bon, il y a une marque génétique qui dit qu'on est tous différent. k^+ , c'est cette jecton de la différence.

k^\pm , c'est comment en étant autre, tu es le même. En étant le même, tu es autre. Quel est ce rapport entre le même et l'autre ?

Quand on parle chez nous du statut, du rôle, de la fonction : comment peut-on être le même en étant autre ? je fais ça et ça et ça : j'ai différentes fonctions : fonction médicale, fonction animateur, fonction soignante, fonction administrative ... c'est plein de fonctions différentes et pourtant je suis toujours le même.

Et maintenant, et cela me rend vraiment malheureux, on nous dit : ta fonction c'est ça et point final.

La semaine dernière, j'entendais la formation des internes psychiatres. Et vraiment, ils sont complices de toutes les conneries. Ils disent que donner un bain, ce n'est pas soigner ! c'est l'aide-soignante qui fait ça. Mais c'est dégueulasse de dire ça. Pour eux, soigner c'est faire un diagnostic, décider du traitement, si on fait une psychothérapie, des médicaments : ça, c'est soigner. Alors, là, je suis sûr qu'ils vont voter Zemmour. Ce sont des identitaires.

Le k+, non. Et le psychisme c'est la différence. C'est un mot français, le psychisme. Freud l'utilise très peu. L'introjection : j'ai jeté la différence. Et Szondi ajoute : la conséquence de ce jeté de la différence fait flash. Et là, il s'inscrit bêtement dans le paradigme de la sexualité infantile, et le flash, le noyau de la différence, c'est la différence sexuelle. Il y a en a un qui l'a, et l'autre, non. C'est tout. Et qu'est-ce que ça déclenche comme histoire ! maintenant et encore, cela sera éternellement une variation sur cette histoire de la différence mesurée au paradigme de la sexualité infantile.

J'en ai pas et j'en aurai un.

J'en ai un et on va le couper.

Et à partir du sexe, ça devient... bisexuel plus ou moins, hétérosexuel plus ou moins, homosexuel plus ou moins, et après toutes les variations de genre et tout ça... on y est... toutes les variations sur le thème éternel de la mythologie grecque. Et on n'a rien inventé.

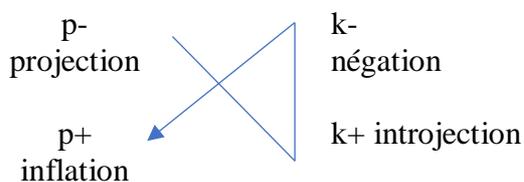
Tout est là.

k+ ! (accentué) : c'est moi qui me prends pour le responsable de la différence. C'est moi qui maîtrise la différence. Bon, quelqu'un qui donne toujours du k+, on est quand même dans la perversion. C'est un narcissisme qui se gonfle à mort. C'est le moi, l'ego, qui est au centre de tout ce qui se passe. C'est moi qui décide ce qui est différent ou pas . Maintenant, tous ces cocos sont des k+ !. les identitaires doivent quand même accepter que l'un n'est pas le même que l'autre, mais ils disent que ce sont eux qui décident qui est pareil ou pas pareil. « Un juif peut être comme un chrétien, mais pas un musulman... dehors les musulmans... c'est moi qui décide qui est pareil ou pas ! » ça c'est un k+ !. c'est extrêmement dangereux.

Quand tu lis *Malaise dans la civilisation*, c'est un texte... pfff... moi, il me fait dormir. En Allemagne, non, mais ici il me fait dormir. C'est d'une douceur, d'une légèreté. Ce n'est pas un hasard qu'Onfray rigole avec *Malaise dans la civilisation*. Il n'a pas tort. Mais il ne dit pas d'où vient sa critique. Freud il essaye de dire que les juifs ne sont pas à la source de la différence. On n'a pas à juger... ça va, dit Freud. Mais qui entend ça ici ? c'est un texte politique. Qui entend ça ici ? les 34% d'identitaires, ça m'inquiète.

k- : c'est la fonction du moi négation.

Le plus important quand on étudie le sch, ce sont les fonctions du moi.



Dans la négation, il met : l'évitement, l'inhibition et le refoulement

L'évitement : c'est ce qui vient de l'extérieur. La différence avec l'inhibition qui vient de l'intérieur. Pour Szondi et Freud, l'évitement, c'est un obstacle qui vient de l'extérieur.

J'évite de passer par là. J'évite telle ou telle situation. Quand je grandis et que j'accepte certaines de mes fragilités et que j'accepte de m'assumer, (qui n'est pas fragile ? on l'est tous sauf les mégalos), la manière de pouvoir vivre avec son épreuve de vie, c'est de savoir où on en est de sa situation.

Moi, si on me dit, avec tes impôts, il faut que tu ailles à la trésorerie. non ! ça me rend malade. Et je demande à quelqu'un de m'accompagner.

On essaye d'éviter les situations qui sont chargées d'épreuve. Après, tu peux faire une psychanalyse pour savoir d'où ça vient, mais cela ne veut pas dire que tu pourras aller à la trésorerie en sortant de ta séance ; non, tu vas aller sur un banc pleurer de ce que tu n'en es que là, que tu n'y arrives pas. Ben alors, ...et je pleure. Ça s'appelle les affects... c'est pas si mal (rires)

L'inhibition, c'est un obstacle à l'intérieur. Je n'ai pas la possibilité de car il y a quelque chose à l'intérieur qui m'en empêche. L'empêchement. De l'intérieur.

Freud s'est trompé. L'étymologie du mot inhibition : en allemand c'est (?) un frein, quelque chose qui me freine ; mais il ne dit pas ce qui freine. Dans le mot inhibition, il y a le mot habe, avoir. Et l'affect par excellence de l'inhibition, c'est l'envie. Qui est un affect brut.

...J'ai envie d'avoir la même voiture que lui. La même position que lui. La même femme que lui. Je m'en fiche qui c'est comme bonhomme. Je veux avoir ce qu'il a !

...mais, non ! je ne peux pas avoir ce que je veux. Cette envie, je ne peux pas l'avoir. Alors, je m'inhibe. Ça me freine. « il a une bmw... pour parler d'une voiture un peu macho... je n'ai pas d'argent mais je ne vais pas la voler... et pourtant ! » cette voiture est marquée par l'envie, par l'avoir.

La négation, se mettre sur l'évitement, sur l'inhibition, et c'est le refoulement qui est le mécanisme classique que Freud décrit, c'est à dire pousser quelque chose jusqu'à l'inverse et que ça se repousse. Le mot en allemand *verdrängung* est plus explicite qu'en français, refoulement : *drängung*, pousser, pousser jusqu'à *ver*, l'inverse. Et au lieu que ça pousse pour que cela se réalise, cela produit l'inverse. Ça tourne dans l'autre sens. Ça refoule. C'est tout simple. Freud était un physicien. Il a continué à penser en termes thermodynamiques... c'est tout simple ! l'être humain est une machine !

C'est pas mal de transformer une machine en mécanisme de l'âme

Voilà, ça c'est la négation, ce n'est pas seulement de dire non.

Et puis, Szondi prend le texte de Freud, die *verneinung*. Ça vaut le coup de le lire. Mais je sais que vous n'allez pas le faire...

Geneviève : non !

Marc : Bravo. Ça, c'est honnête, c'est cash. Mais moi, je propose de le lire, parce que c'est un petit texte, 9 pages, qu'Hyppolite a traduit et que Lacan a commenté toute sa vie.

C'est un texte extrêmement important pour le k-.

Le k- c'est quelqu'un qui peut vivre avec l'idée qu'on ne peut pas tout maîtriser, que la réalité de notre vie est de s'adapter à ce qui est à ma disposition.

Je suis limité, je suis inhibé : k-p+ : c'est l'inhibition

k-p0 : c'est le refoulement

ce sont des signes paradigmatiques, bêtes, du refoulement, de l'inhibition, de l'évitement. Ça implique de dire non à k+, de dire non à tout pour pouvoir s'adapter à la situation dans laquelle je me trouve.

Et ce qui vient dans le texte de Freud, la *verneinung*, la dénégation ou la négativité, la traduction est compliquée, il parle des jugements, les jugements d'existence. Qu'est-ce que ça vient faire là ? et Szondi dit, et si on est allemand, c'est plus facile pour comprendre : pour pouvoir faire la part des choses et ne plus être dans le k+ et vivre dans la vie quotidienne avec un moi adapté, k-p-, il faut faire la part des choses : Urteil. Le jugement, c'est la part des choses : teil : je coupe une part, je tranche. Un métier représentatif de ça, c'est le juge. Il tranche. Il essaye d'avoir tous les éléments, il interprète les lois et il tranche. Ou dans l'ancien testament, Salomon, il tranche.

Donc, le jugement d'existence, c'est la possibilité de trancher, de faire la part des choses. Et un normopathe, s'il doit tellement s'adapter, il peut ne plus rien faire.

k- accentué, k- !, il ne tranche plus. C'est le négativisme. Ce n'est plus la peine de trancher. Il annule la différence et c'est la mort. Ce n'est pas par hasard si l'autre, ce salopard, dit qu'il faut remettre la peine de mort. Ben, s'il n'y a pas de différence, c'est la mort. Si on le tue ou pas, c'est pareil. Alors la peine de mort, pourquoi pas ? c'est pour annuler toute différence. Politiquement ils ne sont pas encore mûrs les français... à plus de 50%, il ne va pas y en avoir.

En 1981, il y a eu un acte de p+. Je ne dis pas que Badinter était p+, je ne sais pas.

A La Borde, il y a une incarnation pure du k-accentué !!, k- !! : Denise. Mais, cela ne l'empêche pas de continuer à jouer au théâtre. Elle pouvait être là et apprécier les pièces de Shakespeare mais sur un fond de négativisme absolu : vous êtes tous des cons ! tous ! il n'y a plus de différence entre la mort et la vie. Pourquoi vivre ? pour mourir ? arrête de t'agiter Marc pour trouver un chauffeur... mais il a mal aux dents, il doit aller chez le dentiste... mais Marc, pourquoi tu t'agites pour le mal de dent de quelqu'un ? tant que tu n'as pas mal, toi... C'est terrible le k- accentué.

Laurence : est ce que le k- accentué a à voir avec de l'autosabotage ?

Marc : l'autosabotage ? c'est quoi ? je ne comprends pas le mot...

Laurence : se saboter...

Marc : se laisser mourir ? se saboter jusqu'à se laisser mourir ? bon, certainement qu'il y a une autre dimension combinée... du hy-, dissimuler qu'on est mort et se saboter dans la mort... non, je ne crois pas que s'autosaboter, non... auto, il n'y a pas quelque chose de soi même dans le k- !. on a annulé le soi-même, sauf si on travaille.

Par exemple, pour Denise, c'est presque un crime de profiler quelque chose d'elle-même. Elle sait qu'elle aime beaucoup le théâtre. Et quand il y a des moments d'apaisement, elle rigole, elle adore, elle est présente. Mais quand elle est dans une pulsionnalité de négativisme, !... aaah... salaud, dit-elle, elle me tape. (ce n'est pas grave) et moi aussi, je suis violent, je la mets dans la voiture : pas de choix, madame ! tu viens avec moi ! ... salaud, con... moi, je m'en fous...

Là il y a du sabotage. Parce que ce n'est pas possible d'auto, soi-même, dans cette structure théâtrale dans laquelle elle est passionnée... et après, elle est toute contente... bon, il faut vivre ensemble pour pouvoir le faire.

Ça, ça compte, de lui prendre la main pour traverser ce k- !!. allez, je traverse ce négativisme. Et je le transforme en k+. cette prise de conscience qu'elle est passionnée par le théâtre.